

Almanach du Meygal



Numéro 2 - Mai 2022

Edito

Chères lectrices, chers lecteurs,

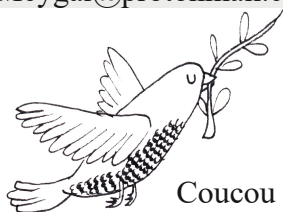
Depuis le numéro précédent, nous avons tous entendu le coucou. Tous ces chants vers six heures du matin, toutes ces fleurs qui se sont ouvertes. Le Meygal est au printemps. Il y a eu aussi deux dimanches d'élection. La politique divise plus qu'elle ne rassemble. Une fois que chacun s'est bien rangé derrière son champion ou sa championne, s'est bien campé sur ses positions, certain d'avoir raison, ou est resté indifférent, comment vivre encore ensemble dans les villages, se parler et faire amitié ? L'entente reste une chose fragile, dont il faut toujours prendre soin. Elle ne s'obtient pas par la soi-disant victoire des uns sur les autres. Le nombre est un pauvre argument.

Aimer la même montagne, c'est encore la meilleure manière de s'entendre. Le Meygal n'est à personne, ni le Mézenc, ni la Haute-Loire. Le Meygal est au chant du coucou, il est au printemps qui reflorit, au jardin dont respire à nouveau la terre.

Ce numéro 2 pour mieux connaître le Meygal, ses marécages, ses producteurs, et aussi pour mieux le respecter dans son histoire, dans sa géologie, dans son relief, dans la multitude des êtres qui y vivent. Ensemble.

Si vous souhaitez être informés de la parution de chaque numéro, ou prendre connaissance des numéros antérieurs, indiquez-le-nous à l'adresse :

Almanach_du_Meygal@protonmail.com.



Coucou de la paix

Mai est le plus vert des mois. Et il est riche de fêtes diverses. C'était le mois de Marie et, dans le Meygal, c'est souvent dans les Maisons d'Assemblée qu'on lui dressait un autel. Dans toutes les niches, on fleurissait les statues de la Vierge avec les fleurs du printemps. Car, bien avant le christianisme, c'était déjà un mois dédié à Flore et à toutes les déesses de la fécondité et de la floraison. Le calendrier révolutionnaire se souvient de ces vieilles traditions et Mai s'y trouve renommé pour partie Floréal et pour partie Prairial : que du vert ! Quand, dans les villages du Meygal, les jeunes gens chantaient le Mai, sous toutes les fenêtres du village, on leur offrait des œufs, car c'est en Mai que la vie semble ressortir toute neuve de son œuf et faire chanter la jeunesse. Mois vert, mois des chants, mois des fêtes et de la jeunesse, Mai est aussi un mois où l'on revendique le droit de travailler moins. La Fête des Travailleurs, instituée en 1889, n'est pas une fête pour le Travail, mais contre le Travail, pour la diminution du temps de travail. En Mai, fais ce qu'il te plaît, dit le dicton.

LES MARECAGES

Dans le pays du Meygal, on croise assez souvent des paysages où l'herbe se fait plus vert foncé. Si on s'approche on y reconnaît quelques joncs, quelques carex, et si on a de la chance on peut y trouver du cresson. Si on s'approche encore, on se retrouve les pieds mouillés ! Sur les flancs des parties les plus hautes du Meygal, les prairies humides sont partout présentes.

Des marécages au maraîchage il n'y a qu'un pas

Plus généralement, en France, les « marécages » ont longtemps été considérés comme des zones à drainer pour gagner en surface exploitable. Le terme maraîchage qui correspond aujourd'hui, dans le sens commun, à la culture des légumes provient du fait qu'au IX^{ème} siècle, à l'emplacement actuel de Paris, on cultivait les légumes dans les terres gorgées d'eaux des méandres de la Seine. Des marécages au maraîchage il n'y a qu'un pas. Ces terres limoneuses riches en matière organique s'avèrent extrêmement fertiles si on parvient à faire le nécessaire pour aérer un tant soit peu le sol et permettre une reprise de l'activité bactérienne et fongique, ce qui entraîne une bonne minéralisation de la matière organique. On pouvait également y ajouter de la matière organique issue des déchets de la ville voire des excréments humains. On faisait alors d'une pierre deux coups car en drainant on parvenait aussi à lutter contre la malaria ou fièvre des marais autrefois répandue dans notre pays. Gain de surface exploitable, disparition de la malaria : quelle aubaine !

Ces marécages devenus trop rares

Mais entre 1960 et 1990, la moitié de la surface des zones humides a été perdue en France. L'ampleur du phénomène est telle que ce qui apparaissait jadis comme une nécessité, apporte aujourd'hui son lot d'inconvénients. À commencer par une perte de biodiversité mais ce n'est pas tout ! La diminution de la surface des zones humides est préjudiciable car d'une part, elles jouent un rôle « tampon » fondamental en retenant les excès d'eau lors des pluies intenses qu'elles

sont ensuite capables de restituer en périodes plus sèches. Un peu comme une éponge. Ainsi elles régulent efficacement les débits des cours d'eau. Et c'est gratuit ! Nul besoin d'aménagements coûteux. Par la même occasion elles forment de véritables îlots de fraîcheur en cas de canicule et deviennent un refuge pour de nombreuses espèces de notre faune et de notre flore. Et d'autre part, elles forment également de véritables « puits de carbone », notamment en montagne où la température moyenne sur l'année est basse. En effet la matière organique synthétisée par les plantes en absorbant du dioxyde de carbone présent dans l'air et l'eau du sol, se dégrade mal dans ces milieux. Le manque d'oxygénation des sols gorgés d'eau, les températures basses, les acides humiques qui s'accumulent acidifient le milieu et les tanins finissent par y bloquer l'activité microbienne, si bien que cette matière organique, partiellement dégradée, s'accumule. Le dioxyde de carbone absorbé pendant la vie de la plante est en quelques sortes mis en conserve. Ce phénomène atteint son paroxysme dans les tourbières.

Des marécages pour lutter contre la cause du réchauffement climatique mais aussi ses conséquences

Le climat change du fait de l'augmentation du dioxyde de carbone atmosphérique. Une des conséquences est que les phénomènes météorologiques avec des pluies intenses alternant avec de longues périodes sèches deviennent de plus en plus fréquents. Les extrêmes climatiques sont devenus la norme et vont encore s'accroître si on en croit les différents rapports du GIEC. Les zones humides permettent donc de lutter à la fois contre la cause en captant le dioxyde de carbone atmosphérique et la conséquence en jouant leur rôle d'éponge. Si nous voulons que notre planète reste habitable pour notre espèce chaque mètre carré préservé compte désormais.

Odette

LA SOUDURE

Le Meygal est un pays rude, rude par son climat. Les premiers habitants de la commune du Pertuis actuelle ne s'installent qu'en 1200 vers Monibrand semblerait-il ? Le Meygal était alors un désert humain... Forêts denses de sapins et de hêtres peuplées d'une faune riche allant des grands herbivores comme le cerf, jusqu'aux super-prédateurs que sont les ours et les loups. En 1210, effrayées par la présence des bêtes sauvages, les Cisterciennes préfèrent quitter leur domaine du sud de l'Eglise, près de Raffy, pour aller rebâtir leur abbaye en un vallon moins hostile (Lire à ce sujet « Le Pertuis dans L'histoire » Maurice Perel. Edition Jeanne d'Arc). Dans ces pays de moyenne montagne tel le Meygal, l'agriculture est souvent compliquée. Entre la consommation des dernières réserves conservées en silo ou dans la cave et les premières récoltes, il s'écoule une longue période. Au Moyen Âge, durant ces longs mois, la cueillette des plantes sauvages y était encore largement répandue. Elle était nécessaire pour éviter une « disette végétale » et réaliser la soudure entre les dernières réserves et les premières récoltes sans risquer les carences, notamment en vitamine C dont les produits animaux sont dépourvus. Les jeunes pousses d'ortie ou d'égopode (*Aegopodium podagraria*) étaient alors une bénédiction. On trouve encore ces deux plantes autour des vieilles maisons. Les anciens savaient s'entourer de précieuses alliées. On les trouve même dans certains potagers lorsque les propriétaires ont eu la sagesse de ne pas les détruire complètement car il y a souvent largement la place pour les plantes domestiquées et les sauvageonnes. La facilité avec laquelle nous pouvons aujourd'hui transporter les denrées alimentaires, nous a fait oublier combien ces plantes sauvages furent nécessaires à la bonne santé

de nos ancêtres. Alors, par ignorance, on a souvent aspergé allégrement les indésirables avec des désherbants sous prétexte que ça ne fait pas propre ! Mais récemment un intérêt grandissant revient et nous sommes de plus en plus nombreux à remettre un soupçon de sauvage dans nos assiettes. Nos plus grands restaurateurs locaux ne s'y trompent pas en faisant de même et avec leur savoir-faire les goûts s'en trouvent sublimés.

Jojo



Mai clair et venteux fait l'an plantureux.

Au blé mai donne soin, tout comme juin au foin.

Frais mois de mai et chaud juin amènent pain et vin.

ROUTE ET POUVOIR

« Route » est un mot qui vient de *via rupta* : elle est par définition une rupture dans le pays et une voie pour en prendre possession. Ouvrir une route, désenclaver un pays, ce sont des actions d'origine militaire. Selon l'expression de l'historien Daniel Roche, la route est « fille de la monarchie centralisée ». Elle a un sens d'annexion, de soumission des pays conquis. De la *via rupta* des Romains jusqu'aux autoroutes d'aujourd'hui, les routes se sont élargies et multipliées et elles interrompent de plus en plus la continuité naturelle, le tissu végétal, le trajet des animaux. Ouvrir une route est une intervention violente en sa nature même. L'histoire des routes en arrive à

un moment où le coût économique et écologique de chaque nouvel ouvrage augmente et où les avantages qu'il procure diminuent par rapport à une situation déjà globalement bonne des transports. On arrive à ce point d'inversion où les nuisances commencent à l'emporter sur les bénéfices.

Alexandre



LA BÊTE DU MEYGAL

*La bête s'est éveillée sur les mousses vieilles de la Vezolle
Aux bruits des moteurs d'un convoi insolite.
La bête a soulevé son corps,
Son corps emprunté à nos rêves autochtones.
La voilà qui s'affole
Lorsqu'elle entend plus fort, venue de Valaugères, la voix
des mécaniques.
La bête a secoué, de sa forme éthérique, le blanc
brouillard des nuits et la robe des burles.
Et la bête a tendu ses oreilles,
Ses oreilles formées aux fonds des mythes :
La bête a entendu que tout craque et s'affaisse aux
sources du Roudesse.
Elle a ravalé sa soif en sa gorge,
Une gorge sortie des peurs de nos ancêtres.
Et la voilà qui erre
Depuis les combes intactes sous la Coste Fayolle
jusqu'aux abords de Sénéol.*

*Puis la bête s'embusque du côté du Rouchas : elle s'arrête
et se désole.*

*Elle ouvre grand ses yeux,
qui sont les yeux de nos enfances en détresse qui hurlent :
Face aux troncs abattus, elle sent que la délaisse sa faim,
Sa faim au goût d'humus et de racines.
Quand la bête s'avance, dans l'hiver du Vernet, vers des
neiges jonchées de hêtres,
Ses pattes tremblent et flageolent
Ses pattes issues des dessins d'âges anciens
Alors la bête s'est allongée au sol,
Et qui l'entend qui geint, et qui l'entend qui râle ?
As-tu senti derrière le vent mourir comme un peu de
notre âme
Avec la bête du Meygal ?*

Léonce



Almanach du Meygal n°2- Mai
tiré à 100 exemplaires.
Avec la participation d'Alexandre, Jojo,
Léonce, Luko, Odette et Simone.

Almanach_du_Meygal@protonmail.com